

SUR L'ARRIÈRE IL Y A LE PARC, les champs. Les jours d'été, une brume de chaleur voile les collines et au-dessus des blés l'air tremble, habité de guêpes et de papillons. Il y a des fermes aussi, dont les toits descendent si bas qu'à l'herbe haute, quand je n'en aperçois plus les fenêtres ni les portes, elles semblent de chastes jupes dont s'élève, en guise de torse, une mélancolique fumée.

Parfois les enfants de paysans viennent ici marauder une poire, une poignée de cerises. Du temps de Gavryl ils auraient reçu des pierres, des injures dans leur langue, peut-être la menace d'un rapport au bailli. Ils se seraient sauvés en direction des jupes, les chiens auraient hurlé, Gavryl, à la grille, se serait arrêté sur un dernier coup de gueule ; et j'aurais vu ses bottes, lentement, s'en revenir vers moi.

Voilà longtemps qu'il a rejoint ses frères ruthènes, le vieux Gavryl, dans le cimetière de l'église uniate, qui dresse parmi les fermes son humble clocher de bois ; et seule la stèle de sa tombe, surmontée d'un saint au visage renfrogné, effraie encore la gent gamine après l'office du dimanche. Bien après lui, il y a eu un

certain M. Jäger, Bas-Autrichien dont l'accent nasillard, le pince-nez métallique, les manières urbaines d'ingénieur en retraite parurent aux Zemka plus dignes de leur rang. Celui-là ne criait pas, ne portait pas de bottes : il frappait poliment à la porte des chaumières, mais à sa vue les paysannes reculaient vers le mur auquel pendait déjà une lithographie de François-Joseph, comme pour en appeler à Son Impériale protection devant les ennuis qui s'annonçaient.

Il a pourtant fini par s'en aller aussi, M. Jäger, une nuit de 1869. Il s'en allait avec le salaire des trois cents ouvriers de la sucrerie et un gros paquet d'actions de chemin de fer, ne laissant derrière lui que son inutile pince-nez qu'escroc en toutes choses, il ne portait apparemment que pour se donner bel air. L'enquête devait révéler des comptes truqués, une moralité douteuse, une fille entretenue au chef-lieu de district.

On pourrait faire l'histoire du domaine par ses intendants successifs : ce ne serait pas le petit bout de la lorgnette mais, au contraire, le cœur du sujet. Qui, mieux qu'un intendant, résume à chaque époque la conjonction changeante entre le pouvoir, l'argent et la propriété ? Qui connaît mieux les dessous de la fortune, ses terreux soubassements, la patiente addition de stères de bois, de sacs de blé, de poires et de cerises dont elle n'est que la somme ?

Mais, d'un exposé aussi rigoureusement chronologique, je m'estime incapable ; car le temps est pour moi une notion bien abstraite. Plutôt que des souvenirs, j'ai une multiplicité de

sensations toutes également présentes, et c'est par un effort de ma volonté que j'arrive à les dater de telle époque ou de tel jour. Les choses vont et viennent : moi, je suis toujours là.

Sur l'avant c'est le portique à colonnade, l'entrée d'honneur, la grille qu'on ouvre grand aux jours de réception. À ma gauche s'alignent les soixante marronniers de l'avenue de la gare, laquelle m'est cachée par un repli de terrain. On la dit grandiose – trop, peut-être, pour une ligne si secondaire. D'ici, il faut plus de vingt-quatre heures et je ne sais combien de changements pour arriver à Vienne. Dans la journée, je n'entends guère passer que trois ou quatre trains qui ont à peine besoin de faire halte, tant ils sont déjà lents. Routine pour le voyageur de commerce, chemin de l'échafaud pour les collégiens qui repartent en pension après les grandes fêtes, sens unique pour tant de filles qui vont en ville trouver une place, un mari, les plumes et le mauvais cognac d'un bordel de faubourg. Sens unique également pour les mobilisés qui, un jour prochain, partiront en uniforme *bechtgrau* et ne reviendront pas, ou, s'ils reviennent, ne reconnaîtront pas le monde qu'ils ont quitté – frontières changeantes, États nouveaux, exodes et guerres civiles –, comme celui qui crut rester sept jours parmi les fées et à son retour ne retrouva plus sa maisonnette, ayant passé au loin sept fois sept ans.

Je ne sais si c'est à cause de tous ces départs sans retour, mais la vue des marronniers m'opprime toujours un peu. Je préfère

regarder en face. L'hiver et les jours de pluie, c'est un espace vide, une blancheur cotonneuse qui me permet de comprendre, je crois, ce que les hommes entendent par l'« avenir ». Mais le reste du temps, on discerne des tours et des clochers, un morceau de rempart, toute la masse grise et rouge du petit bourg de Grynów.

Elles sont belles, les maisons de Grynów, avec leurs pignons et leurs cariatides. Tout le canton nous envie notre place du Marché. Vingt boutiques y ont leurs devantures ; tonneaux, tissus, faïences parquent pour le chaland sous les balcons en fer forgé du *bel étage*. Je le sais, car dans mon salon vert une série de tableaux la reproduit sous tous ses angles. *Jour de foire à Grünau*, pêle-mêle de couleurs, de vaches et de cochons, est surtout là pour nous rappeler l'époque où la double monarchie n'avait pas encore rendu à notre province, en même temps qu'une certaine autonomie, les noms slaves de ses villes. Mais j'aime assez *La Balance à farine au crépuscule*, *La Maison des drapiers*, et surtout *La Rue aux juifs vue de l'église Saint-Georges*, où deux gosses en noir jouent aux osselets au milieu d'une rigole. Le plus réussi, de l'avis de tous, pour la vitalité qui en émane : l'un des compères, concentré, prépare son prochain coup tandis que le second, par-dessus son épaule, darde vers l'observateur deux yeux brillants de malice.

« Cochonnerie ! » avait pourtant proféré Jozef Zemka devant le chef-d'œuvre de sa fille (Wioletta, la troisième, qui ne s'est jamais mariée). Face à cette petite paire d'yeux crevant la toile

pour venir le narguer, un sentiment d'injustice et d'impuissance s'était emparé de lui, le sang lui était monté à la tête, comme tant de fois, mais pour n'en plus redescendre. Le tableau du scandale était resté dans le salon, et il y est encore ; le vieillard, lui, fut relégué dans son lit où il mourut au bout de quelques jours, l'œil trouble, la face congestionnée. « Cochonnerie » avait été son dernier mot intelligible.

Eh oui, les maîtres passent comme les intendants. Mais dans ce beau balancement, dans cette apparence d'ordre – ceux-ci sur l'arrière avec les champs, ceux-là sur l'avant avec le salon vert et ses gouaches réalistes –, se glisse déjà une note d'incertitude, car l'histoire, d'après mon expérience, ne marche pas si droit. On en a vus ici qui furent intendants faute d'être restés maîtres, d'autres qui devinrent maîtres après avoir rempli la charge d'intendants. Le monde est bien mouvant, telle est la leçon que j'en ai retenue, même si à l'échelle humaine il ne le paraît pas.

À mon échelle à moi, c'en est presque frappant. Je suis née dans le premier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, en Pologne, du caprice somptuaire d'un comte Ponarski (parent des Ponarski de Volhynie, mais appartenant à une branche cadette implantée ici depuis des générations). Fêtes costumées, orchestre de chambre dans le jardin anglais, splendeur néo-classique sur le fruste océan de la plaine galicienne : tout cela semblait devoir durer jusqu'à la fin des temps. Soixante ans plus tard, la Pologne, dépecée par ses trois voisins, avait disparu de la carte d'Europe ; le comte